

duc, ma femme m'en a fait une hier... et une fameuse encore !

— Quelque cadeau splendide ?

— Elle m'a demandé... cent mille francs...

— Et comme vous êtes magnifique... vous les lui avez...

— Prêtés !... Ils seront hypothéqués sur la terre d'Arnoville... les bons comptes font les bons amis...

Mais c'est égal... prêter en deux heures cent mille francs à quelqu'un qui en a besoin, c'est gentil et c'est rare... N'est-ce pas, dissipateur ? vous qui êtes très-connaisseur en emprunts... » dit en riant le duc à M. de Saint-Rémy, sans se douter de la portée de ses paroles.

Malgré son audace, le vicomte rougit d'abord légèrement un peu, puis il reprit effrontément :



« Cent mille francs ! mais c'est énorme... Comment une femme peut-elle jamais avoir besoin de cent mille francs?... Nous autres hommes, à la bonne heure !

— Ma foi ! je ne sais pas ce qu'elle veut faire de cette somme-là... ma femme. D'ailleurs, ça m'est égal... des arriérés de toilette probablement... des fournisseurs impatientés et exigeants ; ça la regarde... Et puis vous sentez bien, mon cher Saint-Rémy, que, lui prêtant mon argent, il eût été du plus mauvais goût à moi de lui en demander l'emploi.

— C'est pourtant presque toujours une curiosité particulière à ceux qui prêtent, de savoir ce qu'on veut faire de l'argent qu'on leur emprunte..., dit le vicomte en riant.

— Parbleu ! Saint-Rémy, dit M. d'Harville, vous qui avez un si excellent goût, vous allez m'aider à choisir la parure que je destine à ma femme ; votre approbation consacrerait mon choix, vos arrêts sont souverains en fait de modes... »

Le joaillier entra, portant plusieurs écrins dans un grand sac de peau.

« Tiens, c'est M. Baudoin ! dit M. de Lucenay.

— A vous rendre mes devoirs, monsieur le duc.



— Je suis sûr que c'est vous qui ruinez ma femme avec vos tentations infernales et éblouissantes ? dit M. de Lucenay.

— Madame la duchesse s'est contentée de faire seulement remonter ses diamants cet hiver, dit le joaillier avec un léger embarras. Et justement, en venant chez monsieur le marquis, je les ai portés à madame la duchesse. »

M. de Saint-Rémy savait que madame de Lucenay, pour venir à son aide, avait changé ses pierreries pour des diamants faux ; il fut désagréablement frappé de cette rencontre... mais il reprit audacieusement :

« Ces maris sont-ils curieux ! Ne répondez donc pas, M. Baudoin.

— Curieux ! ma foi, non, dit le duc, c'est ma femme qui paye... elle peut se passer toutes ses fantaisies... elle est plus riche que moi... »

Pendant cet entretien, M. Baudoin avait étalé sur un bureau plusieurs admirables colliers de rubis et de diamants.

« Quel éclat !... et que ces pierres sont divinement taillées ! dit lord Douglas.

— Hélas ! monsieur, répondit le joaillier, j'employais à ce travail un des meilleurs lapidaires de Paris ; le malheur veut qu'il soit devenu fou, et jamais je ne retrouverai un ouvrier pareil. Ma courtière en pierreries m'a dit que c'est probablement la misère qui lui a fait perdre la tête, à ce pauvre homme.

— La misère !... Et vous confiez des diamants à des gens dans la misère ?

— Certainement, monsieur ; et il est sans exemple qu'un lapidaire ait jamais rien détourné, quoique ce soit un rude et pauvre état que le leur.

— Combien ce collier ? demanda M. d'Harville.

— Monsieur le marquis remarquera que les pierres sont d'une eau et d'une coupe magnifiques, presque toutes de la même grosseur.

— Voici des précautions oratoires des plus menaçantes pour votre bourse, dit M. de Saint-Rémy en riant ; attendez-vous, mon cher d'Harville, à quel que prix exorbitant.

— Voyons, M. Baudoin, en conscience, votre dernier mot ? dit M. d'Harville.

— Je ne voudrais pas faire marchander monsieur le marquis... Le dernier prix sera quarante-deux mille francs.

— Messieurs ! s'écria M. de Lucenay, admirons d'Harville en silence, nous autres maris... Ménager à sa femme une surprise de quarante-deux mille francs !... Diable ! n'allons pas ébruiter cela, ce serait un exemple détestable.

— Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, dit

gaiement le marquis. Je suis amoureux de ma femme, je ne m'en cache pas ; je le dis, je m'en vante !

— On le voit bien, reprit M. de Saint-Rémy ; un tel cadeau en dit plus que toutes les protestations du monde.

— Je prends donc ce collier, dit M. d'Harville, si toutefois cette monture d'émail noir vous semble de bon goût, Saint-Rémy.

— Elle fait encore valoir l'éclat des pierreries ; elle est disposée à merveille !

— Je me décide pour ce collier, dit M. d'Harville. Vous aurez, M. Baudoin, à compter avec M. Doublet, mon homme d'affaires.

— M. Doublet m'a prévenu, monsieur le marquis, » dit le joaillier. Et il sortit après avoir remis dans un sac, sans les compter (tant sa confiance était grande), les diverses pierreries qu'il avait apportées et que M. de Saint-Rémy avait longtemps et curieusement maniées et examinées durant cet entretien.

M. d'Harville, donnant le collier à Joseph qui avait attendu ses ordres, lui dit tout bas :

« Il faut que mademoiselle Juliette mette adroitement ces diamants avec ceux de sa maîtresse, sans que celle-ci s'en doute, pour que la surprise soit plus complète. »

A ce moment le maître d'hôtel annonça que le déjeuner était servi ; les convives du marquis passèrent dans la salle à manger et s'attablèrent.



« Savez-vous, mon cher d'Harville, dit M. de Lucenay, que cette maison est une des plus élégantes et des mieux distribuées de Paris ?

— Elle est assez commode, en effet, mais elle manque d'espace... Mon projet est de faire ajouter une galerie sur le jardin. Madame d'Harville désire donner quelques grands bals, et nos trois salons ne suffiraient pas... Puis je trouve qu'il n'y a rien de plus incommode que les empiétements des fêtes sur les appartements que l'on occupe habituellement, et dont elles vous exilent de temps à autre.

— Je suis de l'avis de d'Harville, dit M. de Saint-Rémy; rien de plus mesquin, de plus bourgeois, que ces déménagements forcés par autorité de bals ou de concerts... Pour donner des fêtes vraiment belles sans se gêner, il faut leur consacrer un emplacement particulier; et puis de vastes et éblouissantes salles, destinées à un bal splendide, doivent avoir un tout autre caractère que celui des salons ordinaires: il y a entre ces deux espèces d'appartements la même différence qu'entre la peinture à fresque monumentale et les tableaux de chevalet.

— Il a raison, dit M. d'Harville; quel dommage, messieurs, que Saint-Rémy n'ait pas douze à quinze cent mille livres de rente! quelles merveilles il nous ferait admirer!

— Puisque nous avons le bonheur de jouir d'un gouvernement représentatif, dit le duc de Lucenay, le pays ne devrait-il pas voter un million par an à Saint-Rémy, et le charger de représenter à Paris le goût et l'élégance française, qui décideraient ainsi du goût et de l'élégance de l'Europe... du monde?

— Adopté! cria-t-on en chœur.

— Et l'on prélèverait ce million annuel, en manière d'impôt, sur ces abominables fesse-mathieux qui, possesseurs de fortunes énormes, seraient prévenus, atteints et convaincus de vivre comme des grippe-sous, ajouta M. de Lucenay.

— Et comme tels, reprit M. d'Harville, condamnés à défrayer des magnificences qu'ils devraient étaler.

— Sans compter que ces fonctions de grand poëtre, ou plutôt de grand maître de l'élégance, reprit M. de Lucenay, dévolues à Saint-Rémy, auraient, par l'imitation, une prodigieuse influence sur le goût général...

— Il serait le type auquel on voudrait toujours ressembler.

— C'est clair.

— Et en tâchant de le copier, le goût s'épurerait.

— Au temps de la renaissance le goût est devenu partout excellent, parce qu'il se modelait sur celui des aristocraties, qui était exquis.

— A la grave tournure que prend la question, reprit gaiement M. d'Harville, je vois qu'il ne s'agit plus que d'adresser une pétition aux chambres pour l'établissement de la charge de grand maître de l'élégance française.

— Et comme les députés, sans exception, passent pour avoir des idées très-grandes, très-artistiques et très-magnifiques, cela sera voté par acclamation.

— En attendant la décision qui consacrerait en droit la suprématie que Saint-Rémy exerce en fait, dit M. d'Harville, je lui demanderais ses conseils pour la galerie que je vais faire construire, car j'ai été frappé de ses idées sur la splendeur des fêtes.

— Mes faibles lumières sont à vos ordres, d'Harville.

— Et quand inaugurerons-nous vos magnificences, mon cher?

— L'an prochain, je suppose; car je vais faire commencer immédiatement les travaux.



— Quel homme à projets vous êtes!

— J'en ai bien d'autres, ma foi!... Je médite un bouleversement complet du Val-Richer.

— Votre terre de Bourgogne?

— Oui; il y a là quelque chose d'admirable à faire, si toutefois... Dieu me prête vie...

— Pauvre vieillard!...

— Mais n'avez-vous pas acheté dernièrement une ferme près du Val-Richer pour vous arrondir encore?

— Oui, une très-bonne affaire que mon notaire m'a conseillée.

— Et quel est ce rare et précieux notaire qui conseille de si bonnes affaires ?

— M. Jacques Ferrand. »

A ce nom, un léger tressaillement plissa le front de M. de Saint-Rémy.

« Est-il vraiment aussi honnête homme qu'on le dit ? demanda-t-il négligemment à M. d'Harville, qui se souvint alors de ce que Rodolphe avait raconté à Clémence à propos du notaire.

— Jacques Ferrand ? quelle question ! mais c'est un homme d'une probité antique ! dit M. de Lucenay.

— Aussi respecté que respectable.

— Très-pieux... ce qui ne gâte rien.

— Excessivement avare... ce qui est une garantie pour ses clients.

— C'est enfin un de ces notaires de la vieille roche, qui vous demandent pour qui vous les prenez lorsqu'on s'avise de leur parler de reçus à propos de l'argent qu'on leur confie.

— Rien qu'à cause de cela, moi, je lui confierais toute ma fortune.

— Mais où diable Saint-Rémy a-t-il été chercher

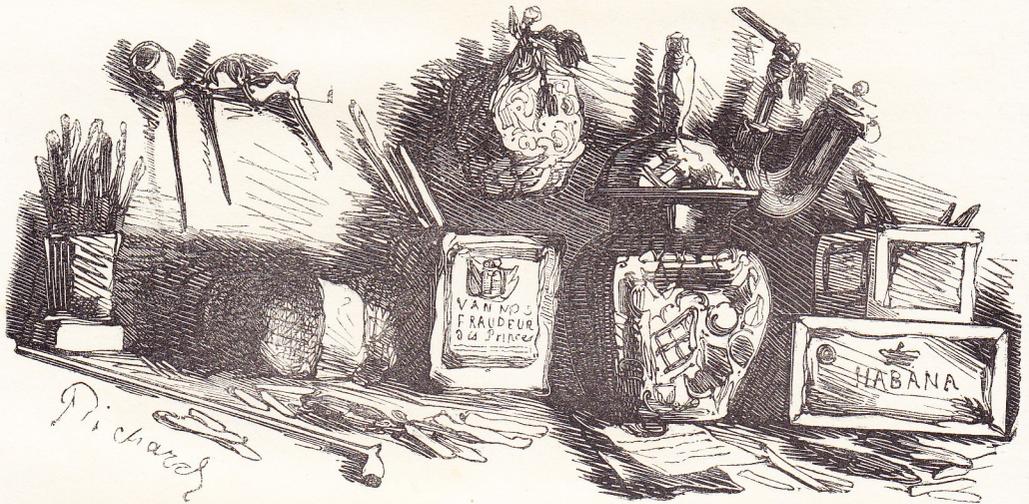
ses doutes à propos de ce digne homme, d'une intégrité proverbiale ?

— Je ne suis que l'écho de bruits vagues... Du reste, je n'ai aucune raison pour nier ce phénix des notaires... Mais, pour revenir à vos projets, d'Harville, que voulez-vous donc bâtir au Val-Richer ? On dit le château admirable...

— Vous serez consulté, soyez tranquille, mon cher Saint-Rémy, et plus tôt peut-être que vous ne pensez, car je me fais une joie de ces travaux ; il me semble qu'il n'y a rien de plus attachant que d'avoir ainsi des intérêts successifs qui échelonnent et occupent les années à venir... Aujourd'hui ce projet... dans un an celui-ci... plus tard c'est autre chose... Joignez à cela une femme charmante que l'on adore, qui est de moitié dans tous vos goûts.. dans tous vos desseins... et, ma foi !... la vie se passe assez doucement.

— Je le crois, pardieu ! bien, c'est un vrai paradis sur terre...

— Maintenant, messieurs, dit M. d'Harville lorsque le déjeuner fut terminé, si vous voulez fumer un cigare, dans mon cabinet vous en trouverez d'excellents. »



On se leva de table, on rentra dans le cabinet du marquis ; la porte de sa chambre à coucher, qui y communiquait, était ouverte. Nous avons dit que le seul ornement de cette pièce se composait de deux panoplies de très-belles armes.

M. de Lucenay, ayant allumé un cigare, suivit le marquis dans sa chambre.

« Vous voyez, je suis toujours amateur d'armes, lui dit M. d'Harville.

— Voilà, en effet, de magnifiques fusils anglais et français ; ma foi ! je ne saurais auxquels donner la préférence... Douglas ! cria M. de Lucenay, venez donc voir si ces fusils ne peuvent rivaliser avec vos meilleurs *Manton*... »

Lord Douglas, Saint-Rémy et deux autres convives entrèrent dans la chambre du marquis pour examiner les armes.

M. d'Harville, prenant un pistolet de combat, l'arma, et dit en riant :

« Voici, messieurs, la panacée universelle pour tous les maux... le spleen... l'ennui... »

Et il approcha, en plaisantant, le canon de ses lèvres.

« Ma foi ! moi, je préfère un autre spécifique, dit Saint-Rémy; celui-là n'est bon que dans les cas désespérés.

— Oui, mais est si prompt, dit M. d'Harville. Zest ! et c'est fait ; la volonté n'est pas plus rapide... Vraiment, c'est merveilleux !

— Prenez donc garde, d'Harville, ces plaisanteries-là sont toujours dangereuses ; un malheur est si vite arrivé, dit M. de Lucenay, voyant le marquis approcher encore le pistolet de ses lèvres.

— Parbleu... mon cher, croyez-vous que s'il était chargé je jouerais ce jeu-là ?

— Sans doute, mais c'est toujours imprudent...

— Tenez, messieurs, voilà comme on s'y prend : on introduit délicatement le canon entre ses dents... et alors...

— Mon Dieu ! que vous êtes donc bête ! d'Harville... quand vous vous y mettez, dit M. de Lucenay en haussant les épaules.

— On approche le doigt de la détente... ajouta M. d'Harville.

— Est-il enfant... est-il enfant... à son âge !

— Un petit mouvement sur la gâchette... reprit le marquis, et l'on va droit... chez les âmes... »

Avec ces mots, le coup partit...

M. d'Harville s'était brûlé la cervelle.

.....  
Nous renonçons à peindre la stupeur, l'épouvante des convives de M. d'Harville.



Le lendemain, on devait lire dans un journal :

« Hier un événement aussi imprévu que déplorable a mis en émoi tout le faubourg Saint-Germain. Une de ces imprudences qui amènent chaque année de si funestes accidents a causé un affreux malheur. Voici les faits que nous avons recueillis et dont nous pouvons garantir l'authenticité :

« M. le marquis d'Harville, possesseur d'une fortune immense, âgé à peine de vingt-six ans, cité pour l'élévation de son caractère et la bonté de son cœur, marié depuis peu d'années à une femme qu'il idolâtrait, avait réuni quelques-uns de ses amis à déjeuner ; en sortant de table, on passa dans la chambre à coucher de M. d'Harville,

« où se trouvaient plusieurs armes de prix. En faisant examiner à ses convives quelques fusils, M. d'Harville prit en plaisantant un pistolet qu'il ne croyait pas chargé, et l'approcha de ses lèvres... Dans sa sécurité, il pesa sur la gâchette... le coup partit !... et le malheureux jeune homme tomba mort, la tête horriblement fracassée !... Que l'on juge de l'effroyable consternation des amis de M. d'Harville, auxquels, un instant auparavant, plein de jeunesse, de bonheur et d'avenir, il faisait part de différents projets ! Enfin, comme si toutes les circonstances de ce douloureux événement devaient le rendre plus cruel encore par de pénibles contrastes, le matin même M. d'Harville, voulant ménager une surprise à sa femme, avait

« acheté une parure d'un grand prix qu'il lui destinait... Et c'est au moment où peut-être jamais la vie ne lui avait paru plus riante et plus belle, qu'il tombe victime d'un effroyable accident...

« En présence d'un pareil malheur, toutes réflexions sont inutiles, on ne peut que rester anéanti devant les arrêts impénétrables de la Providence. »



Nous citons le journal, afin de consacrer, pour ainsi dire, la croyance générale qui attribua la mort du mari de Clémence à une fatale et déplorable imprudence...

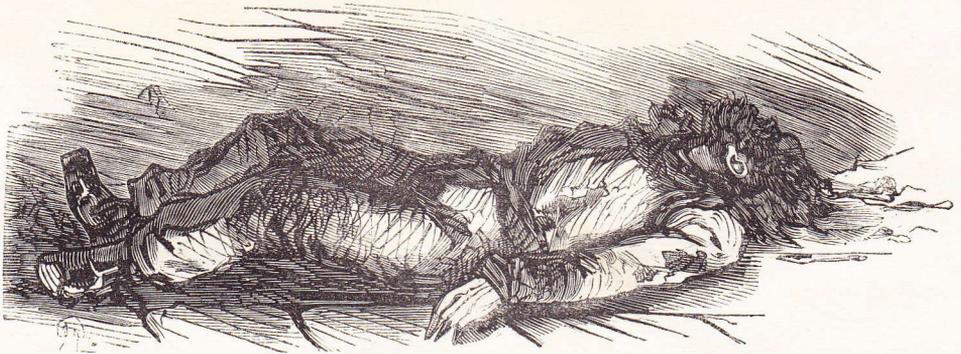
Est-il besoin de dire que M. d'Harville emporta seul dans la tombe le mystérieux secret de sa mort volontaire?...

Oui, volontaire et calculée et méditée avec autant de sang-froid que de générosité... afin que Clémence ne pût concevoir le plus léger

soupçon sur la véritable cause de ce suicide.

Ainsi les projets dont M. d'Harville avait entretenu son intendant et ses amis, ses heureuses confidences à son vieux serviteur, la surprise que le matin même il avait ménagée à sa femme, tout cela était autant de pièges tendus à la crédulité publique.

Comment supposer qu'un homme si préoccupé de l'avenir, si jaloux de plaire à sa femme, pût songer à se tuer?



Sa mort fut donc attribuée et ne pouvait qu'être attribuée à une imprudence.

Quant à sa résolution, un incurable désespoir l'avait dictée.

En se montrant à son égard aussi affectueuse, aussi tendre qu'elle s'était montrée jadis froide et hautaine; en revenant noblement à lui, Clémence avait éveillé dans le cœur de son mari de douloureux remords.

La voyant si mélancoliquement résignée à cette longue vie sans amour, passée auprès d'un homme atteint d'une incurable et effrayante maladie, bien certain, d'après la solennité des paroles de Clémence, qu'elle ne pourrait jamais vaincre la répugnance qu'il lui inspirait, M. d'Harville s'était pris d'une profonde pitié pour sa femme et d'un effrayant dégoût de lui-même et de la vie.

Dans l'exaspération de sa douleur, il se dit :

« Je n'aime, je ne puis aimer qu'une femme au monde... c'est la mienne... Sa conduite, pleine de cœur et d'élévation, augmenterait encore ma folle passion, s'il était possible de l'augmenter...

« Et cette femme, qui est la mienne, ne peut jamais m'appartenir...

« Elle a le droit de me mépriser, de me haïr ..

« Je l'ai, par une tromperie infâme, enchaînée, jeune fille, à mon détestable sort...

« Je m'en repens... que dois-je faire pour elle maintenant ?

« La délivrer des liens odieux que mon égoïsme lui a imposés.

« Ma mort seule peut briser ces liens... il faut donc que je me tue... »

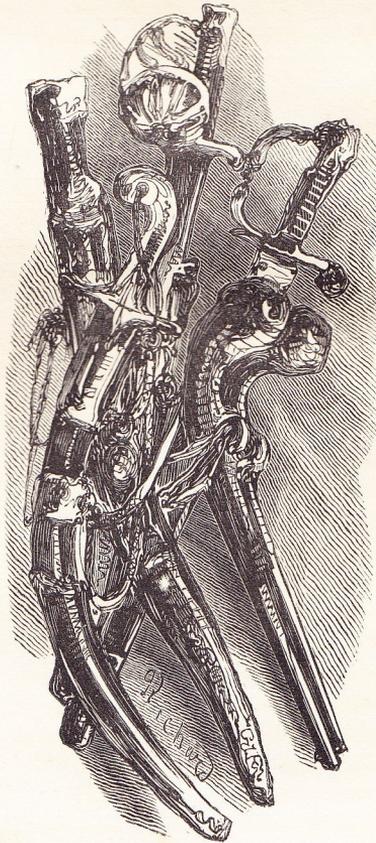
Et voilà pourquoi M. d'Harville avait accompli ce grand, ce douloureux sacrifice.

Si le divorce eût existé, ce malheureux se serait-il suicidé ?

Non !

Il pouvait réparer en partie le mal qu'il avait fait, rendre sa femme à la liberté, lui permettre de trouver le bonheur dans une autre union.

L'inexorable immuabilité de la loi rend donc souvent certaines fautes irremédiables, ou, comme dans ce cas, ne permet de les effacer que par un nouveau crime.



## LXXXI. — SAINT-LAZARE.



Nous croyons devoir prévenir les plus timorés de nos lecteurs que la prison de Saint-Lazare, spécialement destinée aux voleuses et aux prostituées, est journellement visitée par plusieurs femmes dont la charité, dont le nom, dont la position sociale, commandent le respect de tous.

Ces femmes, élevées au milieu des splendeurs de la fortune, ces femmes, à bon droit comptées parmi la société la plus choisie, viennent chaque semaine passer de longues heures auprès des misérables prisonnières de Saint-Lazare ; épiant dans ces âmes dégradées la moindre aspiration vers le bien, le moindre regret d'un passé criminel, elles encouragent les tendances meilleures, fécondent le repentir, et, par la puissante magie de ces mots, *devoir, honneur, vertu*, elles retirent quelquefois de la fange une de ces créatures abandonnées, avilies, méprisées.

Habitues aux délicatesses, à la politesse exquise de la meilleure compagnie, ces femmes courageuses quittent leur hôtel séculaire, appuient leurs lèvres au front virginal de leurs filles pures comme les anges du ciel, et vont dans de sombres prisons braver l'indifférence grossière et les propos criminels de ces voleuses ou de ces prostituées...

Fidèles à leur mission de haute moralité, elles descendent vaillamment dans cette boue infecte, posent la main sur tous ces cœurs gangrenés, et, si quelque faible battement d'honneur leur révèle un léger espoir de salut, elles disputent et arrachent à une irrévocable perdition l'âme malade dont elles n'ont pas désespéré.

Les lecteurs timorés auquel nous nous adressons calmeront donc leur susceptibilité en songeant qu'ils n'entendront et ne verront, après tout, que ce que voient et entendent chaque jour les femmes vénérées que nous venons de citer.

Sans oser établir un ambitieux parallèle entre leur mission et la nôtre, pourrions-nous dire que ce qui nous soutient aussi dans cette œuvre longue, pénible, difficile, c'est la conviction d'avoir éveillé quelques nobles sympathies pour les infortunes probes, courageuses, imméritées, pour les repentirs sincères, pour l'honnêteté simple, naïve, et d'avoir inspiré le dégoût, l'aversion, l'horreur, la crainte salutaire de tout ce qui était absolument impur et criminel ?

Nous n'avons pas reculé devant les tableaux les plus hideusement vrais, pensant que, comme le feu... la vérité morale... purifie tout.

Notre parole a trop peu de valeur, notre opinion trop peu d'autorité, pour que nous prétendions enseigner ou réformer.

Notre unique espoir est d'appeler l'attention des penseurs et des gens de bien sur de grandes misères sociales, dont on peut déplorer, mais non contester la réalité.

Pourtant... parmi les heureux du monde, quelques-uns, révoltés de la crudité de ces douloureuses peintures, ont crié à l'exagération, à l'invraisemblance, à l'impossibilité... pour n'avoir pas à plaindre (nous ne disons pas à secourir) tant de maux.

Cela se conçoit.

L'égoïste gorgé d'or ou bien repu veut avant tout digérer tranquille... L'aspect des pauvres frissonnant de faim et de froid lui est particulièrement importun... il préfère couver sa richesse ou sa bonne chère, les yeux à demi ouverts aux visions voluptueuses d'un ballet d'Opéra.

Le plus grand nombre, au contraire, des riches et des heureux, ont généreusement compati à certains malheurs qu'ils ignoraient ; quelques personnes même nous ont su gré de leur avoir indiqué le bien-faisant emploi d'aumônes nouvelles.

Nous avons été puissamment soutenu, encouragé par de pareilles adhésions.

Cet ouvrage, que nous reconnaissons sans difficulté pour un *livre mauvais*, au point de vue de l'art... mais que nous maintenons n'être pas un *MAUVAIS LIVRE* au point de vue moral... cet ouvrage, disons-nous, n'aurait-il eu dans sa carrière éphémère que le dernier résultat dont nous avons parlé, que nous serions très-fier, très-honoré de notre œuvre.



Madame Armand.

LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844